

## **RETOURS DE L'ÉCOLE NOIRE 2017**

*(Lénaïc EberLin, n'a pas pu faire son compte rendu, il rentre juste de Guyane !)*

### **AMELIE ARMAO - ÉPINAL**

Je suis conteuse depuis plusieurs années et j'ai pu participer à l'Ecole Noire en septembre 2017. Participer à cette expérience est une chance et un enrichissement important dans mon parcours.

Tout d'abord parce que le travail que propose Myriam Pellicane est unique dans le monde du conte et nécessaire. Unique, car il ne propose pas de contenus réapplicables de manière mécanique et désincarnée, mais parce qu'il offre des espaces d'expérimentation et de recherche fondateurs.

Il y a eu plusieurs étapes :

1/ Le travail de prosodie fait avec Mireille Antoine, m'a permis de mettre en lumière la puissance d'un texte, dans sa forme, dans son essence. Tout en étant très concret, le travail toujours avec bienveillance et précision m'a poussé dans mes retranchements et m'a permis d'avancer dans ma compréhension de la diction d'un texte et du sens du message qu'on porte.

2/ Le travail vocal proposé par Myriam Pellicane et Mireille Antoine a permis d'ouvrir des espaces de résonances corporelles qui m'ont ancrée dans le réel tout en touchant le chemin qui me reste à faire dans l'engagement corporel que ça implique et les espaces que cela ouvre.

3/ Le travail corporel proposé par Myriam m'a ouvert de nouvelles pistes de positionnement en scène. J'ai encore beaucoup à explorer dans ce domaine.

De plus, Myriam Pellicane a constitué un groupe qui se connaît et qui peut approfondir le travail car la rencontre des univers des autres participants enrichit nos propres questionnements.

Cet espace de recherche pure et de transmission collective est précieux car habituellement, les stages de formation proposent des savoirs que l'on doit être capable de restituer en oubliant notre spécificité. Ici, Myriam Pellicane propose à chacun des participants de travailler en profondeur en visant à développer une parole authentique.

### **NAJOUA DARWICHE, NANTES-**

#### **ÉCOLE NOIRE 2017 : COMPTE RENDU DE TRAVERSÉE ARTISTIQUE**

J'ai rejoint en septembre 2017 l'Ecole Noire, groupe de travail et d'exploration conduit depuis plusieurs années par la conteuse Myriam Pellicane. Cette traversée de dix jours s'est réalisée sur l'île d'Oléron en compagnie de conteurs venus des quatre coins de France et de Belgique.

Ce qui m'a poussé à rejoindre ce groupe c'est, tout d'abord, le travail de Myriam Pellicane sur les interdits, la part du sauvage, l'exploration de la voix et la présence.

J'ai senti un réel besoin d'aller explorer ces espaces pour nourrir ma pratique. Je souhaitais également rejoindre une dynamique de travail collective qui pouvait se construire dans la durée.

Aujourd'hui, après avoir traversé cette première session, je suis convaincue par ce modèle de formation et je souhaite sans hésitation poursuivre ce travail.

L'Ecole Noire c'est d'abord, pour moi, un cadre pédagogique rigoureux qui permet au collectif d'explorer des chemins inconnus.

La pratique d'un art martial, la discipline est indispensable pour poser les bases d'un travail efficace. L'apprentissage de techniques vocales et corporelles m'a permis d'oser voyager dans les méandres de la voix, terrain encore très fragile pour moi.

A travers l'improvisation et le travail du corps dans l'espace vide, nous avons éprouvé l'équilibre et le déséquilibre, comment apprivoiser le fragile et aiguïser nos sens pour être présent au monde, à l'autre et à soi-même.

Ces terrains de recherche sont passionnants et je suis de plus en plus convaincue que le temps est nécessaire pour les laisser émerger.

Le collectif aussi apporte un socle solide.

Il crée une dynamique qui permet d'avancer en confiance. De se nourrir les uns des autres. J'ai appris autant en observant qu'en expérimentant moi-même.

Pour toutes ces raisons, je suis impatiente de poursuivre le travail en septembre prochain.

### **FRÉDÉRIC DUVAUD – STRASBOURG - COMPTE-RENDU DE MON PARCOURS LORS DU STAGE DE L'ÉCOLE NOIRE (LE CONTEURS ET SES INTERDITS) DU 4 AU 15 SEPTEMBRE 2017.**

C'était le 3ème stage que j'effectuais sous la houlette de Myriam Pellicane et le deuxième à Château-Oléron dans le cadre de l'École Noire. Par rapport à son contenu comme par l'endroit où je me trouvais dans la Parole, ce stage m'a apporté d'autres choses que le stage précédent (de mars 2016).

J'étais encore en 2016 dans la découverte et l'épanouissement des nouveaux champs que le stage ouvrait dans ma pratique : la conscience de mon corps et de ma voix, la sensation d'être au service de l'instant et dans l'écoute de ce qui survient (notamment dans le travail en groupe).

Le stage de 2017 fut pour moi moins la poursuite de cette découverte que la sensation d'une part d'avoir trouvé un ancrage et d'autre part d'avoir la possibilité de le remettre en question.

L'ancrage s'est fait pendant la première période lors des jours passés sous la conduite de Mireille Antoine et le travail (ou le geste) vocal qu'elle nous a proposé.

J'ai ressenti dans ces 4 jours comme un aiguïsement et un point d'orgue à mon parcours dans cette formation. Sans pour autant être arrivé à un aboutissement, le fait d'être dans l'appropriation vocale, gestuelle et partant poétique de textes m'a permis de trouver une forme d'assurance (non pas définitive mais renouvelée à chaque passage) dans ma présence sur scène.

Une confiance comme un moteur, comme un organe vivant.

Les jours suivants - l'École Noire proprement dite - s'est fait davantage dans le doute, dans le repli et l'introspection. Sensations peu agréables dans l'instant et les premiers jours mais sources de beaucoup de richesses au final, celui de découvrir que je suis arrivé à une limite dans mon travail et mon rapport à la parole, et que cette limite ne conduit pas à la recherche de son dépassement mais au contraire à son écoute.

J'ai notamment découvert le besoin vital pour un artiste d'éprouver et de vivre pleinement cette sensation de retrait, de ne pas être systématiquement dans le « faire ».

Cela m'a apporté beaucoup par la suite dans ma pratique : le fait de ne pas être acteur ou moteur dans un projet ou un travail mais de laisser plutôt celui-ci m'habiter, d'être dans un état d'observation de soi comme de ce qui se passe autour de soi.

Car au final - et c'est ce que ce stage m'a vraiment fait comprendre - le but n'est pas de dépasser ces limites mais de les percevoir.

Il est plaisant de voir qu'une expérience au long cours comme celle de l'École Noire ne se fasse pas dans la continuité mais justement dans la discontinuité, dans une expérience dialectique du métier de conteur, et fort de cette constatation, j'ai beaucoup appris de ce stage et le voit comme une étape importante de mon parcours dans ce processus de l'École Noire.

## **HÉLÈNE PALARDY – PARIS - BILAN DE L'ÉCOLE NOIRE 2017, CHÂTEAU D'OLÉRON.**

Chanteuse de formation, j'ai commencé mon apprentissage de conteuse au Conservatoire Pau Dukas (Paris XIIe).

En 2008, grâce à l'obtention du Prix du Public au Grand Prix des conteurs, j'ai pu intégrer le Labo, atelier de recherche et de formation de conteurs professionnels, à la Maison du Conte de Chevilly-Larue (94).

En 2011, m'interrogeant sur la question de l'interdit dans le conte et des limites personnelles du conteur, j'ai créé un micro-labo constitué de huit conteurs professionnels dans lequel Myriam Pellicane est intervenue une à deux fois par an en tant que formatrice et référente pour nous guider dans nos recherches.

Ce micro-labo a duré cinq ans et s'est arrêté pour des questions de financement.

Enthousiasmés par l'approche de Myriam, sa connaissance profonde du conte, la richesse de sa réflexion, ainsi que son travail sur la voix, nous l'avons plébiscitée pour suivre à ses côtés des formations régulières et plus longues.

De son côté, Myriam a dirigé plusieurs stages et rencontré un nombre toujours croissant de conteurs amateurs et professionnels intéressés par sa démarche.

Je n'ai donc pas hésité à la suivre dans son École Noire, au Château d'Oléron, pour une durée de dix jours en 2017.

Il est rare de trouver un tel lieu en France qui ait la capacité d'accueillir une quinzaine de conteurs en même temps dans de bonnes conditions, de leur donner accès à une salle de travail adéquate et une salle de spectacle le temps d'une soirée pour montrer leur travail à un public curieux et enthousiaste.

Il est d'autant plus rare d'avoir la possibilité de se consacrer à la recherche et à l'approfondissement nécessaire de son art dans de telles conditions pendant dix jours entiers.

Dans son désir de transmission, Myriam a invité une professeur de chant et comédienne du Roy Hart, Mireille Antoine. Cette approche nouvelle pour moi du chant, du lien avec la parole et de l'engagement du corps a été une révélation, bien que je sois déjà très expérimentée. Elle a suscité de nombreuses réflexions qui m'accompagnent encore.

Par la suite, Myriam Pellicane a fait travailler en groupe et individuellement les conteurs sur la continuité du travail de Mireille Antoine, mais en l'approfondissant avec son approche de conteuse professionnelle.

Ainsi, nous avons travaillé sur l'engagement du corps dans la parole contée, la voix du conteur, l'accompagnement musical, les questions liées au répertoire spécifiques de chacun (transmission des textes sacrés comme les mythes, les contes merveilleux, les contes facétieux, récits de vie et écriture personnelle...).

Myriam a la spécificité de connaître un large répertoire de chants traditionnels, outils de bien des conteurs et base du folklore et de plusieurs histoires, avec lequel nous avons travaillé. Le chant modal, spécifique à ce type de chansons, a été pour moi une découverte et m'a amené depuis à m'ouvrir à ce répertoire afin de l'utiliser dans mes contes.

Grâce à ce stage, j'ai pu enrichir ma pratique et ouvrir mon répertoire grâce à une expérience et une plus grande compréhension de ce que sont les problématiques très particulières du conte merveilleux ou du mythe. Ma façon d'envisager mon métier a changé : mes rapports aux différents publics (enfants et adultes), au conte, à la musique sont plus libres, et beaucoup plus conscients quant au pouvoir de la parole et l'implication du conteur, son rôle dans la société.

J'ai pu voir chez mes camarades des prises de consciences et des progrès remarquables en quelques jours.

Il est absolument nécessaire que l'École Noire existe et que Myriam Pellicane puisse continuer de nourrir la parole d'autres conteurs avec la bienveillance et la générosité qui sont les siennes. Cette École a trouvé un lieu, une équipe prête à la soutenir, et des conteurs et conteuses prêts à continuer à la suivre tous les ans en septembre (mois plus propice pour les formations pour la majorité d'entre nous). Elle est d'ores et déjà reconnue dans notre métier et suscite un intérêt croissant des conteurs et de leurs institutions.

Mais ces conditions exceptionnelles sont menacées par un manque de financement que nous déplorons. L'art du conte, de la parole plus généralement, génère du lien social, et est tout aussi nécessaire que le théâtre, la musique, le cinéma et la littérature. Art populaire, il s'adresse à tous les publics dont la demande est toujours plus forte.

N'ayant jamais trouvé de conditions aussi favorables et de formations plus riches et structurées, j'espère vivement que les conteurs actuels et futurs auront la chance d'y avoir accès.

## **ANNUKKA NYSSÖNEN - MULHOUSE**

### **COMPTE RENDU DU STAGE "L'ÉCOLE NOIRE : TRAVAIL VOCAL, LE CONTEUR ET SES LIMITES, LE CONTEUR ET SES INTERDITS"**

J'ai eu l'opportunité de suivre le stage « L'École Noire, travail vocal, le conteur et ses limites, le conteur et ses interdits », qui a eu lieu du 5 au 15 septembre 2017 au Château d'Oléron.

A vrai dire, il ne s'agit pas de mon premier stage avec Myriam Pellicane.

C'est un travail qui se poursuit depuis plusieurs années, avec un groupe où se retrouvent souvent, d'une session sur l'autre, les mêmes personnes, selon les disponibilités de un.e.s et des autres et en accueillant régulièrement de nouveaux venus.

Cette dimension collective est essentielle et constitutive de l'École Noire.

Ce stage s'effectue en immersion, c'est-à-dire que durant toute sa durée nous nous retrouvons sur notre île (au sens propre comme au figuré !).

Cela implique et permet (et c'est aussi ce que je viens y chercher) un investissement et un engagement personnel intense et profond.

Il ne s'agit pas uniquement de soulever ou de proposer des pistes d'explorations vocales, corporelles ou de répertoire mais de les approfondir, d'être dans la pleine dimension de la recherche artistique.

Ceci est permis par la durée du stage, le lieu, l'immersion, la confiance des participants du groupe les uns avec les autres et la confiance en Myriam Pellicane qui accompagne, pousse et transmet.

Lors du stage, le travail vocal, exigeant et technique, me permet d'approfondir, de développer et d'ouvrir de nouvelles dimensions artistiques à ma propre pratique, comme en développant la place de la musique et du chant dans mes propres spectacles.

Le stage offre aussi la possibilité d'un regard extérieur, tant celui de Myriam Pellicane que celui des autres stagiaires, sur ma pratique du conte et sur mes projets en gestation.

C'est pour moi l'opportunité de chercher (et trouver) la parole juste, le ton juste, d'oser tester, me tromper, avancer. Il n'est pas question ici de mise en scène de spectacle mais d'explorer des histoires, des mythes, des contes pour approcher d'une parole dense et juste.

Et cela se fait tant lors de mes propres moments de « passage sur le grill » (devant les autres) qu'en observant et en étant dans l'écoute active lors des propositions et explorations artistiques des autres participants.

Très concrètement, la dernière session de l'École Noire, en 2017, m'a permis, au niveau du travail vocal, sachant que Mireille Antoine, venue du Roy Hart, nous a également accompagné là-dessus, de trouver de l'amplitude et du plaisir.

J'y ai gagné en aisance, ce qui m'appuie fortement lors de mes spectacles.

Étant dans un processus de création de spectacle, j'ai pu avancer sur les notions essentielles de l'intention et de l'engagement (qu'est ce que je dis, pourquoi je le dis et comment je le dis).

Exploration, apprentissage, approfondissement, questionner et avancer, rigueur et bienveillance, c'est ce que j'ai trouvé lors du stage de l'École Noire et c'est pour retrouver cette alchimie artistique et humaine que je souhaite y retourner.

## **JULIE BOITTE – BELGIQUE - ECOLE NOIRE 2017 -**

Je n'avais plus participé à une longue formation depuis longtemps. Et c'était la première fois que j'allais sur l'île d'Oléron - Sûre que cet environnement de mer et de vent contribue à amplifier les expériences de l'Ecole Noire -

Je connaissais la plupart des participants mais n'avais pratiqué qu'avec peu d'entre eux.

J'avais déjà exploré la scène avec Myriam mais ne la connaissais pas comme formatrice.

L'Ecole Noire est une découverte que je renouvelle en 2018.

Je cherche une confrontation artistique, puiser au fond de soi pour avoir une chance/prendre le risque d'explorer une dimension sacrée. Aller plus loin vers le conteur visionnaire, pour partager sa vision de l'histoire avec ceux qui écoutent.

Les pistes déjà ébauchées pour moi et où je veux me plonger partent du corps : les appuis corporels permettent un ancrage et une vérité, pour rendre la réalité.

En 2017, l'intervention de Mireille Antoine était idéale pour moi, pour entrer en contact avec le groupe et "la façon". La voix est fondamentale pour le conteur, et sans doute pour moi en particulier. Mireille n'y va pas par 4 chemins et c'est ça que je lui demande. (Dommage que Lyon soit là et Bruxelles ici !).

Myriam nous pousse aussi dans ce travail vocal, ces ruptures, cet engagement physique qui transforme la voix, qui dit + que le sens des mots.

Elle nous propose les passes magiques où je cherche ce côté tranchant, qui me manque dans l'attitude et la parole, cet ancrage pour arrêter de flotter, tout en n'étant ni tendue ni "concentrée comme la tomate", tout en gardant un mouvement fluide comme l'eau - je dois encore regarder les films de Bruce Lee...

Puis il y a toute cette dimension de magie, du sacré qui donne une autre façon de venir sur scène : quitter l'ordinaire et "ne pas faire", y aller autrement.

Le programme est vaste mais nécessaire.

J'ai encore du chemin vers la dignité du guerrier, le maintien en état d'éveil et parler en écoutant. Mais j'y vais. Et l'Ecole Noire y contribue.

## **MARION MINOTTI – MOUTHIER EN BRESSE - COMPTE RENDU DE FORMATION DE L'ÉCOLE NOIRE 2017 À OLÉRON -**

### **Travail de la voix avec Mireille Antoine 4 jours**

- La plainte
- La polyphonie
- Le corps
- Les Alexandrins
- La détente

Liens avec le conte.

La voix comme outil, comme vecteur des émotions qui nous traversent.

Le corp pour sculter le son, les intentions, l'émotion, la place où l'on se situe, d'où on parle.

Ce travail m'a permis de retrouver des appuis pour la voix.

Ayant déjà fait un travail avec Mireille Antoine, ce stage a été un révélateur du potentiel de ce travail dans la posture du conteur.

Le fait d'avoir travaillé sur des Alexandrins m'a fait toucher aux variations vocales, à la musicalité de la parole mais aussi à la mise en espace de la bulle du conteur.

La voix devient une exploration du sensible et son meilleur vecteur.

Le travail de Mireille Antoine permet de toucher des émotions enfouies, il ouvre les portes du corps vers un geste vocal à nu.

La voix comme la plus sincère expression de ce qui nous traverse.

Je retiens particulièrement l'exercice de la chorégraphie sur les mots.

Le corps en mouvement devient tout entier le révélateur du texte et la consistance des images se matérialise. Les espaces chorégraphiés deviennent autant de modes donnant le relief de la narration, un paysage se dessine à travers lequel l'histoire peut voyager.

J'ai appris à mieux utiliser les propositions du corps. A ne pas les retenir mais à m'appuyer dessus pour explorer différemment la narration.

Aujourd'hui j'utilise cet exercice pour explorer des contes, comme une porte d'entrée vers l'univers onirique de l'histoire.

« La parole, active et vivante, est exactement un tel geste, une gesticulation vocale dont la signification est inséparable de la sonorité, de la forme et du rythme des mots. La communication du sens est toujours au plus profond, affective. Elle reste enracinée dans la dimension sensuelle de l'expérience, elle naît dans la capacité innée du corps à entrer en résonance avec d'autres corps et avec le milieu dans son ensemble. »

Extrait de « Quand la terre s'est tue » de David Abram, chapiteau « La chair du langage ».

### **Travail du conteur avec Myriam Pellicane 4 jours**

- Les passes magiques, la place de l'intention, de la perception, la conscience de soi et de ce qui nous entoure
- Le travail sur l'ombre du conteur. Le monde invisible, se charger de lui dans notre solitude.
- L'entrée dans le sacré, le cycle du sacré.
- Le chant traditionnel, modal et le bourdon.
- Le travail du bâton, les arts martiaux.
- Le rituel.

Le chant traditionnel, avec ses bourdons, ses polyphonies aiguise l'écoute. Il nous fait entrer dans une atmosphère dans laquelle chaque voix exprime sa singularité. C'est un travail qui m'est nécessaire. Je travaille ici les allers-retours entre le groupe/le chœur/la présence au public et la solitude, mon expression singulière.

La délicatesse, la projection, l'exigence chant du mot, de sa texture, de son étoffe. La variation sur le cycle circulaire comme pour le conte traditionnel est une entrée dans l'espace sacré des symboles, de la transmission orale et de sa conscience collective. Il est une porte d'entrée dans le sacré.

La discipline du corps sensible m'ouvre à une nouvelle présence.

Le travail collectif des passes magiques, du bâton, sont autant de moments ritualisés. Il nous met en présence de perceptions tant interne, en solitude qu'avec ce/celles/ceux qui nous entourent. La détermination, le geste précis. La souplesse, la détente et l'état de vigilance. A travers le jeu guerrier, je me sens porter quelque chose de plus grand que moi vers l'extérieur. L'intention devient le maître mot de chaque geste.

Cette hyper présence m'aide à trouver un état de vigilance et de détente paradoxale mais nécessaire à une totale disponibilité.

Je retiens le silence suite à une séance de bâton face à la mer. Le retour en solitude vers le fort était magique de sensorialité.

Nous avons travaillé l'ombre du conteur. Un conteur raconte tandis qu'un ou deux autres le suivent et l'accompagnent en geste ou en son comme une ombre au service de ce qui se dit, ce qui se passe. Ce travail venait concrétiser l'idée du monde invisible que le conteur transporte dans ses mots.

Avoir d'y parvenir, c'est encore un espace où je sens la nécessité de pouvoir entrer.

*« Ah ! Ne pas être isolé !  
Ne pas être exclu, par le moindre cloisonnement,  
de la loi des étoiles !  
Si ce n'est le ciel dense  
où se précipite des oiseaux  
et où les rafales du vent nous ramènent chez nous. »  
Rainer Maria Rilke*

Je me sens sortir de ce stage ré-axée. Comme si je retrouvais une posture liée à l'enfance, une sorte d'animalité primitive sur laquelle s'appuyer pour entrer dans ce que Myriam nomme « le devoir croire ». J'ai pu dans cette session toucher une meilleure connexion à ma solitude en groupe. Je perçois mes limites et mes résistances. J'attends avec impatience la prochaine session pour y plonger avec un lâcher prise plus important.

Myriam Pellicane nous offre des entrées vers des territoires sacrés. Elle nous guide dans des expériences nous mettant à l'épreuve de nos interdits. Elle est sans concessions, organique et d'une bienveillance profonde. Sa façon de percevoir chez chacun la zone d'ombre, la cavité inexplorée et de nous y emmener au grès de ce qui se passe ici et maintenant me souffle. La connaissance qu'elle a de ce qui se transforme au grès des sessions permet un travail d'une qualité rare. Longue vie à l'Ecole Noire !

### **Le groupe et Contes en Oléron**

Le cadre de travail qui nous a été fourni par la ténacité de Contes en Oléron est une aubaine. Le lieu porte la force du vent, des pierres, de la mer. Il est une invitation constante à la poésie. Les espaces de travail dans le fort Vauban portent la lourdeur de l'histoire sur une île à l'histoire plus vaste encore que celle des hommes.

L'équipe de Contes en Oléron entoure avec une curiosité avide nos recherches. Des repas partagés, un spectacle dans le théâtre du fort nous insère dans leur monde. Bernard Bureau et les dames d'Olérons sont la charnière qui lie ce travail au lieu.

La résidence d'artiste permet un repli quotidien nécessaire au repos du groupe où l'on peut tranquillement redescendre en cuisinant, partageant un repas. Les discussions s'étoffent entre la salle à manger et la cour où chacun échange sur son vécu des moments de la journée mais aussi ses projets plus personnels dans le conte.

Chacun nourrit l'autre de réflexions, de noms de livres, de musiques, de poètes, de films.

Le fait d'être un groupe qui se connaît permet d'aller toujours loin dans ses explorations solitaires. Nos traversées sont entourées, nos chutes amorties. Cette bienveillance permet à chacun de sauter dans le gouffre de ses résistances et de ses tabous.

### **Organisation du stage**

Si le travail avec Mireille Antoine me paraissait tout à fait en relation avec ce que nous travaillons avec Myriam Pellicane, j'émet un bémol à cette session : la courte durée du travail sur le conte avec Myriam. Nous sommes nombreux et pour que chacun puisse avoir un temps de traversée, 4 jours c'est un peu court.

## **DON FABULIST - BELGIQUE**

Il y a à peu près 17 ans que je suis, sous le nom Don Fabulist, conteur professionnel.

J'ai commencé à conter dans ma langue maternelle, le néerlandais.

À mes débuts, les conteurs professionnels étaient rares parmi les néerlandophones.

Je fus obligé de chercher moi-même mon chemin dans l'art du conte.

Plus tard, différentes structures du conte ont émergé parmi les néerlandophones.

Cependant, je ne me pouvais plus m'intégrer dans ces jeunes initiatives : j'avais déjà trouvé ma propre voix et je ne voulais pas me mettre entre les mains de formateurs qui étaient des ex-comédiens et qui introduisaient une théâtralité dans la pratique de conter.

Au contraire, ma recherche constituait à m'ancrer dans 'l'art du conte pur'.

Je détestais même l'idée de suivre une formation, n'importe laquelle !

De l'autre côté, les conteuses/conteurs francophones me fascinaient, car chez eux je remarquai souvent le côté 'traditionnel'. Je commençai moi-même à conter en français, mais le moment de suivre des formations n'était pas encore là. C'était dans les années 2014 que j'avais vu un spectacle de conte de Myriam Pellicane à Fumay. J'en fus impressionné et je me disais : 'Si j'ai un jour l'occasion de suivre un stage chez elle, je voudrais bien l'essayer'.

Quelques mois plus tard je pouvais le faire à Matagne-la-Petite (le hasard n'existe pas !).

Et voilà, durant les quatre années qui suivirent, je m'inscrivais une fois par an pour un atelier ou pour l'Ecole Noire avec Myriam Pellicane.

Et pourquoi ?

Elle m'est une gardienne sévère pour que l'art du conte reste un art pur et traditionnel.

Elle ne pousse pas en avant des formations dogmatiques ou standardisées ; elle veille pour que l'individualité de chacune et de chacun puisse se libérer.

Le conte veut dire pour moi l'exploration de la poésie, l'élément de la nature et de l'obscurité scintillant. Ainsi, Myriam Pellicane m'a donné plus de confiance pour conter en français en gardant cette façon crue et non consensuelle, voir archaïque, tel le barde.

Le travail autour de la voix et du chant traditionnel m'ont aidés à aller plus loin dans ma démarche.

A présent, je chante des ballades, je suis devenu conscient qu'en chantant je raconte une histoire.

Je touche dans les ballades le fond des contes phrase par phrase.

Je remarque qu'il y a quelque chose de changé dans ma voix.

Je peux atteindre un registre plus haut.

Je le sens sûr et certain, malgré le fait que je ne peux pas nommer exactement pourquoi.

Pourtant, la source se trouve sans aucun doute dans L'Ecole Noire.

J'utilise de plus en plus des ballades comme biais pour conter.

Myriam m'a montré l'importance de la transmission : le fait que les conteuses et les conteurs véridiques sont des transmetteurs ; que l'histoire est universelle et que nous sommes seulement au service de l'histoire ; au service des contes qui existaient longtemps avant nous et existent longtemps après nous.

L'Ecole Noire m'a montrée les vrais transmetteurs dans le monde francophone ; les grandes conteuses et conteurs inévitables de notre époque.

Myriam Pellicane m'a fait découvrir l'importance du bourdon dans lequel l'horizontalité s'éclot et dans lequel la voix de l'intérieur se connecte avec le lointain... Dans le bourdon, qui donne la parole au silence, l'Autre parle ! Et l'Autre est pour moi l'histoire qui existe hors de nous et qui vient nous visiter, dès que l'horizontalité et le silence sont présents.

A présent, lorsque je raconte en français je m'exprime naturellement plus avec mon corps. Myriam Pellicane travaille d'une manière spécifique sur l'expression du corps et j'ai encore un long chemin à faire pour apprendre mais je me rends compte que c'est important, car on s'exprime plus avec le corps et l'intonation qu'avec les mots !

Une fois que je me retrouve sur scène, ma fragilité s'exprime et elle devient légitime. Avant de rencontrer Myriam, j'essayais de cacher ma 'faiblesse' sur scène pour conter avec 'puissance' ! Il y a un an que Didier Kowarsky (Je l'ai découvert grâce à Myriam) m'a dit après un spectacle : 'Tu étais fragile, mais c'est tout à fait légitime.' Il y a quelques mois que mon ami poète, Peter Holvoet-Hanssen, m'a dit après un spectacle : 'Ce que je remarque maintenant dans ta façon de conter, c'est la fragilité.'

Tu risques de tomber à chaque instant et parfois tu te perds, mais tu te reprends et tu restes en voyage dans l'histoire ; et le public, confronté avec sa propre fragilité, se connecte et reste avec toi en voyage.' Myriam m'a aidé à danser avec le féminin, à libérer ma fragilité au service du conte...

Au lieu d'une faiblesse, je sens maintenant que la fragilité fait partie de l'authenticité du conteur et porte une force...

Les participants de L'Ecole Noire sont des personnalités fortes, ils ont l'urgence de conter.

Le groupe autour de Myriam Pellicane est devenu un 'groupe de référence', dans lequel je trouve chaque année des complices qui m'apportent réflexions et encouragements pour aller toujours plus loin sur le chemin ténébreux et solitaire du conte.

A présent, sous le nom de : « Les Fantômes Bipolaires », je suis en création avec Christine Horman, une conteuse de L'Ecole Noire. Je n'avais pas l'habitude de monter des duos de Conte ou de raconter avec d'autres personnes et pourtant, j'ai trouvé une partenaire de scène.

Je le sens comme une richesse, car il y a le respect pour l'univers de l'autre, la fascination pour la dimension mythique qu'on partage, comme tous les participants de L'Ecole Noire.

Quel bonheur de travailler seul-ensemble !



Depuis deux ans je donne moi-même pour des conteuses et conteurs professionnels des laboratoires de recherche sur l'oralité bilingue (néerlandais/français).

Ainsi, je me sens très proche des éléments de la nature, de la poésie et de l'Autre. Mes propositions de travail sont différentes et en même temps l'énergie de L'École Noire m'entoure ; c'est l'énergie pour éveiller le 'conteur de l'intérieur'.

Et doucement je remarque des petits changements dans le monde des conteurs néerlandophones ; une direction de conter, moins théâtrale et plus de l'intérieur.

Un des fruits de la transmission, si précieuse dans L'École Noire ...

## **ANNE BORLÉE – BELGIQUE**

### **LETTRE SUR LES FORMATIONS ÉCOLE NOIRE ET LE CONTEUR ET SES INTERDITS**

**Désir de revenir en 2018**

École Noire, école de l'oralité mystique et subversive :

Exploration de la transgression, du sacré, du rituel populaire.

L'art populaire, qui prend ses racines dans les mœurs qui traversent le temps, au-delà de la Morale et des dogmes, s'il veut se protéger de l'élitisme et de l'embourgeoisement, doit être soutenu dans ses démarches inhabituelles et dans la création d'espaces véritablement protégés du regard normatif.

Nous avons besoin de lieux de rencontres et d'expérimentations artistiques qui soient totalement libérés du questionnement de la rentabilité de nos formes artistiques. Nous avons besoin de lieux où nous pouvons expérimenter sans aucune forme convenue, conventionnelle, compétitive, hiérarchisée.

L'École Noire est cet espace souhaité par nous les conteurs et les conteuses qui l'habitons sous l'impulsion de Myriam Pellicane.

Myriam Pellicane balise pour nous une aire de travail et impulse un fil rouge qui guide nos explorations.

Elle transmet par sa présence et son expérience une qualité de recherche sur les terrains peu visités de l'art populaire et sacré dans lequel s'inscrit notre travail.

L'espace de rencontres et de recherche qu'est l'école Noire nous permet de pratiquer notre art d'une manière nouvelle, décalée, rare : expérimenter la transgression et les interdits, à travers nos récits, nos improvisations vocales, corporelles, narratives, dans un cadre sécurisé, avec le soutien du groupe, avec le regard expert et l'écoute avisée de Myriam Pellicane.

Le monde civilisé s'est arraché volontairement les racines.

Nous les conteuses et conteurs de l'École Noire, nous retissons les galeries souterraines des inconscients hybrides des nouvelles générations, pour que leur avenir puisse renaître sur les décombres du néo-capitalisme.

Dans ce contexte, après une pause de 3 ans pour des raisons familiales, je réintègre l'école noire pour l'édition 2018.

Je ressens le besoin dans mon processus artistique de conteuse, volontairement solitaire, de rencontrer des autres artistes singuliers de l'oralité à travers l'exploration telle qu'elle est vécue à l'École Noire. Ces rencontres me permettent, entre autres, de clarifier ma propre démarche, d'affiner mon écoute, vitale pour notre métier, de me faire vivre l'inhabituel, le surprenant, l'intuitif, et également de m'entraîner aux visions oniriques, base de ma démarche artistique, dans un cadre protégé, inspirant, nourri.

Cela fait 9 ans que j'ai commencé les ateliers et formations avec Myriam Pellicane. J'apprécie très particulièrement son positionnement de formatrice : elle nous accompagne avec précision et exigence dans une recherche approfondie de notre singularité et de nos forces personnelles.

**ALINE HEMAGI FERNANDE**  
**BRUXELLES, LE 25 FÉVRIER ET LE 8 MARS 2018**

*Sous Forme de lettre copié tel quel :*

Chère Myriam, Ange Noire,

C'est toujours un exercice difficile pour moi d'écrire, de donner un avis, une évaluation, un retour constructif bien réfléchi sur une formation ou d'autres expériences de vie... Soit, je me suis dit tout à l'heure, tant pis ! J'ai pensé à Naruto. Naruto sur son banc d'école ou à l'examen et bien il tient bon ! Même s'il ne répond à rien, il continue et je me suis dit, c'est pas grave, je vais écrire ce que je pense, même si c'est à côté. Ça servira peut-être. Et l'idée c'est que ça aide à financer le projet de l'Ecole Noire.

Donc, tout ça pour dire :

L'Ecole Noire (le conteur et ses interdits), c'est dense, c'est très dense. C'est complet.

C'est une formation qui est très exigeante pour moi. Ça me fait du bien, j'ai aussi besoin de ce niveau d'exigence pour évoluer en tant qu'artiste.

Ça me remue et ça m'ouvre des nouvelles possibilités. Ça a fait éclore de nouveaux potentiels.

Depuis quelques années, ça va toucher à ce que je cherche fondamentalement et qui est parfois difficile à faire seule... parce que j'ai peur ou pas les clefs (le courage je pense pas, je pense que ça va).

Dans mon cas, je pense particulièrement au travail de la voix.

C'est ce qui me marque le plus. Le rapport à la voix et à la voix chantée.

Je pense que c'est une clef où j'ai intérêt à aller creuser. Parce que la voix chantée m'ouvre des visions, des perceptions, des manières de raconter en fait, mais autrement qu'avec les mots.

Y'a toute l'émotion, tout ce qui nous échappe (et qu'on maîtrise aussi) dans la voix chantée projetée, mise à nue.

Je prends l'exemple des chansons traditionnelles car je pense que cela ressemble, ça parle de l'Ecole Noire. C'est quelque chose de dense. Y'a beaucoup, y'a le symbolique, parfois condensé en quelques phrases. On a les millions de voix qui ont chanté ce voix avant, l'origine d'une histoire, on a le croisement, l'entremêlement des voix, le féminin et le masculin avec toutes leurs diversités, les interstices entre eux, la recherche des harmoniques...notre patrimoine génétique qui s'exprime, notre patrimoine culturel, nos banques d'images et d'émotions s'expriment à travers notre voix. Et la voix chantée, pour moi, est pure.

Et tout le travail du corps au service de la voix est tout aussi exigeant.

Des passes magiques, à la danse, aux mouvements martiaux nous permettent d'être à l'écoute du silence. Et d'être alerte à tout moment.

On est emmené là où on accepte de ne plus tout maîtriser. Tu nous permets d'aller ailleurs.

Hors d'une grande rationalité ambiante. Pour ensuite revenir avec du recul sur le travail.

Tu pars de nos demandes de travail personnel et tu parviens, parfois au moment où on s'y attend le moins ou par un 'exercice' inattendu, à nous bouleverser, à nous permettre d'aller au-delà du point où nous bloquons.

Les 'exercices' individuels adaptés à chacun.e d'entre nous, pour nous amener au meilleur de nous même en respectant nos singularités, nos univers propres.

C'est donc 10 jours d'immersion intensifs et dense. Ce qui représente pour moi une nécessité pour un travail en profondeur.

C'est primordial dans l'Ecole Noire de se sentir extrêmement soutenu.es par Myriam Pellicane (et Mireille) et par tout le groupe. Il existe là une zone sûre.

Cela nourrit notre force intérieure.

Et en tant qu'artiste dans la société (actuelle), cette place reste un combat perpétuel. Défendre cette minorité, la reconnaissance de son travail, son droit de fonctionnement atypique, de compréhension du monde qui vient enrichir les autres domaines de lectures (quelle qu'en soit le prisme :

philosophique, scientifique, sociale, politique, technologique, intime, public, international...). Lors du dernier stage à l'École Noire, je suis revenue en Belgique avec une énergie décuplée, pour la création, la diffusion, l'envie insatiable de rencontrer le public, d'oser, de sortir de mes gonds

Je reviens encore à la Voix.

Concrètement. Pour parler plus concrètement du travail et des acquis de l'École Noire 2017.

J'ai gagné en amplitude de chant, je peux me sentir pilier d'un groupe en chant polyphonique, jouer de plus en plus aisément avec ma tessiture.

Mon chant est ancré dans le corps, profondément et à travers la voix, des émotions très fortes peuvent faire vibrer le public dans son propre intérieur.

En exemple, nous avons travaillé les pleurs, les lamentations.

Un des objectifs est d'arriver à donner tellement, sincèrement, sans ... et parvenir à ce que le public puisse le recevoir intimement, sans regarder quelqu'un 'qui souffre'. C'est essentiel.

Alors, Ai-je l'âme d'une pleureuse ? ou bien est-ce qu'il me reste ancrer dans le corps, inconsciemment, la tristesse de celles qui ont vécu là où mes pas ont foulé le sol tchèque pendant une année, il y a plus de 10 ans aujourd'hui ? Cette question me traverse quand nous entamons le chant polyphonique 'Ya Helo'. Je reconnais certains mots proches du tchèque bien entendu mais qu'arrive-t-il quand le travail se précise sur 5 d'entre nous (chaque groupe passera ce moment de travail plus intense), que le travail vocal de la plainte sort de nos corps. Que je 'chante-pleure' du fond de l'âme à travers des lamentations sonores, sans que ceci ne soit de trop, sans que ceci ne soit douloureux. Mais simplement sincère.

Il y a les montagnes des Carpates devant moi, le grand ciel bleu et froid, tantôt la neige aux genoux, tantôt les monts verts.

Et ensuite, on souffle, on digère...

Je travaille à être capable de raconter, chanter les histoires les plus denses, les plus intenses, les plus intimes et universelles, les minoritaires, les plus sombres parfois, non pas pour terrifier, mais en étant remplie d'humanité.

L'École Noire est un retour au magique, aux essences du conte.

Raconter l'invisible, l'intemporel, chercher l'état où d'autres voix parlent à travers nous, d'autres visions nourrissent nos histoires.

On cherche le travail d'artiste complet : travail du corps, les mémoires du corps, la musique, le chant, la musique, la geste... Comment puis-je me servir de mes mémoires corporelles pour chanter, danser, raconter quelque chose de profond, de subtil, de plus grand que moi et qui va aller directement toucher chaque individu du public dans sa propre sensibilité, intimité.

Alors par exemple, me plonger avec confiance dans un récit collectif, où 'je suis centrale mais je ne parle pas, je ne suis pas la voix audible, je suis la voix du corps, fantôme sous un filet, au visage impassible.

Il y a une ombre qui me suit partout où je vais, comme un écho, il y a aussi de la musique, extérieure à moi et qui pourtant vient influencer mon avancée dans l'histoire, renforcer les traits émotionnels, me bousculer parfois.

Il y a aussi une voix, une voix de mère visionnaire. Nous nous emmenons tous.tes en plein cœur d'une ville oubliée, vision d'horreur et de flammes. Je n'ai jamais parlé de cette histoire venue en rêve (éveillé) déjà. Elle se raconte à présent à travers ce rassemblement inédit.

Elle me bouleverse les entrailles et pourtant je continue tout corps impliqué d'entrer en elle. Je veux aller au-delà de ce qui est déjà connu.

Avec la force des autres, autour, pousser le mur de perception un peu plus loin.

La Cloche a sonné, je pense et il est temps de te rendre ma 'copie', en l'état.

Prends-y ce qui est nécessaire ou tout ou rien.

Je te remercie profondément d'être Grande Maîtresse des enfants terribles que nous sommes !

( vive les Huîtres Libres ! )

## **CHRISTINE HORMAN – BELGIQUE**

Compte rendu en touches impressionnistes, en mémoire sélective et subjective ; comme on relate une expérience intime, une occasion d'observer avec étonnement les traces durables en soi, à la lumière des trois, presque quatre années de maturation et d'expérimentation du travail réalisé en formation ; constat d'une évolution subtile, imperceptible dans l'appropriation d'un art : celui de raconter.

### Parcours jusqu'à l'École noire

#### **Chalon dans la rue**

Au festival de chalon dans la rue il y a une dizaine d'années, j'ai vu Myriam Pellicane. Devant le public, un conte vivait aux impulsions d'une guitare électrique. C'était pour moi une découverte, ce n'était pas du théâtre, pas du seul en scène, c'était une conteuse... La dernière phrase teintée des accents de Myriam sonne encore dans mon oreille *Ben à cause de la salade* .... Tant d'épreuves fantastiques avec une conclusion si indubitablement prosaïque ! Et j'ai ri.

Mais pas que.

*Ben à cause de la salade* ...cette fin parlait avec simplicité et jubilation au cœur, à l'âme et à l'intellect... On s'enfonçait tous dans l'erreur avec inconscience et on dit « mais qu'est-ce qui s'est passé ? qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça... ? » « *Ben à cause de la salade* : Rien, ou si peu. Tu as transgressé, transgressé pour évoluer, pour sentir tes limites, les comprendre, tu as transgressé pour comprendre le monde, pour éprouver le bien et le mal, pour te situer dans la justesse, tu as transgressé parce que le mouvement naturel de l'homme est de transgresser. Et transgresser c'est parfois se brosser les dents, parfois manger une salade... »

C'est le facteur qui apporte la lettre timbrée qui annonce l'aventure ; le pire des crimes commence par un petit détail.

Le premier pas dans l'aventure est une transgression, ce premier pas est parfois anodin... L'essentiel, et voilà ce que disait cette dernière phrase dans sa simplicité, est de comprendre quel est ce pas... Le conte invitait chacun à faire le pas qui mène à l'aventure, même si ce n'est pas de tout repos, aventure qui ne se raconte que si lorsque l'on revient sur ce premier pas.

A ce moment-là, je n'ai pas mis de mots sur ma jubilation, mais la phrase sonne encore dans ma mémoire....

#### **Trois ateliers « Le conteur et ses interdits » avec Myriam Pellicane**

Réfléchir à ce qui m'a mené à L'École Noire, se confond pour moi avec mon affirmation à être devenue conteuse. Avant, je me définissais par ce que je n'étais pas, pas metteuse en scène, je faisais plus de la dramaturgie que de la direction d'acteur et de la mise en espace ; pas auteure, les pièces étaient le résultat du travail de plateau ; ces pièces n'étaient pas tout à fait des pièces car plus narratives que dramatiques ; j'écrivais sans publier ; j'avais joué dans un spectacle mais ni comme comédienne, ni comme conteuse, plus porteuse d'une parole intime et personnelle qu'universelle ; je faisais une formation en art thérapie avec une psychanalyste junguienne, mais n'étais pas thérapeute. S'affirmait cependant une chose : ma passion pour les contes, leur force symbolique, leur pouvoir de guérison et de consolation, et je commençais à accompagner des conteurs dans leur processus de création.

#### **Le premier atelier : trois jours à Matagne-La-Petite**

C'est lors du premier atelier avec Myriam, que oui, désormais, j'étais conteuse.

*On t'écoute et on veut savoir la fin, tu es conteuse !*

Super, mais qu'est-ce que ça veut dire, qu'est-ce que ça implique, qu'est-ce que je veux raconter, quelle est ma parole, comment travailler les histoires ?

Je ne renonçais à rien, tout s'alignait, comme un aboutissement... Ou plutôt commencement, car tout si même semblable, était très différent. D'immenses découvertes et un travail passionnant s'annonçaient.

Le travail sur le corps étant un des axes, j'avais hésité, mais même « délicat », c'est un corps que j'ai et je me suis inscrite. Travailler en groupe « ce » corps, a été pour moi très libérateur. J'entrevois alors, qu'il est un outil de transmission dans sa voix, ses regards, ses mouvements, un outil à travailler, explorer, qu'il offre plein de possibilités, et qu'il peut perdre son opacité et ne plus cacher par le handicap ce qui est dit.

Plus encore, ma propension à la contemplation nourrie par une immobilité trop souvent imposée, m'apparaît comme un atout pour conter.

On fait des exercices simples d'entrées et sorties, on explore la qualité de présence. J'y repense souvent : la présence c'est l'écoute, l'ouverture, pas le repli en soi qui est l'ombre de la concentration ; la présence, c'est intégrer ce qu'il y a autour, être attentifs à chaque bruit, chaque mouvement, à « l'humeur » générale. Et Enfin on peut souffler le mouvement de sa parole au rythme du monde (ou consciemment à contre rythme.)

Conter, c'est observer, écouter, attendre, conter c'est dénombrer, décrire, raconter le monde...

Un moment est resté gravé en moi.

Don Fabulist a raconté, conté, dit, transmit, porté... (quel mot ?) un poème en prose de Baudelaire...

Instant magnifique avec la question qui tombe derrière ....Oui mais est-ce encore du conte !?

Et la colère de Myriam *Mais on s'en fout !* Une discussion passionnante a suivi (pour moi au croisement de plusieurs disciplines), où se dessinait comme un semblant de définition de la spécificité du conteur.

L'histoire « traverse », que l'histoire soit celle d'un poème, d'une nouvelle, d'un conte, quelque chose passe par le conteur, comme s'il faisait coïncider les temporalités... Une histoire, un personnage parle à l'oreille d'un conteur, il amplifie en image, en mot et ça devient vivant.

Le Conteur est un passeur.

Le travail de ces trois jours avec l'approche singulière de Myriam est en parfaite adéquation avec ma formation « art thérapie » autour de la symbolique des contes. Je rencontre des gens passionnants et sans hésitation aucune, quand il est question que s'organise l'année suivante un atelier de 5 jours avec Myriam, je signe des deux mains !

## **Le deuxième atelier : 5 jours avec des conteurs professionnels**

L'année entre les deux ateliers, je n'ai raconté qu'une seule fois, deux si on compte la soirée ouverture de l'atelier dans le café de Matagne-La-Petite. Je viens avec une conviction : la figure de Peter Pan qui me fascine depuis longtemps, c'est en tant que conteuse que je vais l'aborder. Je viens donc avec cette matière.

Je suis parmi une majorité de conteurs professionnels et tout ce qui avait été esquissé l'année précédente s'approfondit. Je découvre :

*Le plaisir de chanter et la profondeur des chants traditionnels.* Chanter en cercle lie les participants s'ils sont reliés à « l'histoire » que le chant porte. Chanter ce n'est pas « respecter » une mélodie, chanter c'est raconter, sentir, écouter. Une mélodie peut se transformer, pour peu (et c'est beaucoup) que l'on respecte son âme. C'est déjà un travail de conteur.

*Le pouvoir de la voix et du corps.* La magie du bourdon, les passes magiques, la recherche de notre animalité ouvrent sur des exercices d'écoute, d'accompagnement d'un conteur par le corps et la voix, sur le travail « l'amplification » par le chœur. Devant moi s'ouvre une palette infinie à la disposition du conteur, palette à explorer...

*La richesse de l'observation.* Observer les univers se déployer, écouter les retours de Myriam au service de l'histoire et du conteur. Pour moi qui fait de l'accompagnement c'est précieux, j'apprends qu'on peut pousser là où la personne se pense en danger, si c'est fait avec justesse et bienveillance, à l'écoute de ce qui est dit, aidé par l'histoire.

*Le pouvoir du groupe.* Les exercices mettent tout le monde dans le même bain et la cohésion se forme dans une solidarité autour de celui, ceux qui travaillent. Sans le soutien, la disponibilité du groupe, le travail d'exploration est impossible.

*Et encore :* Une phrase de Myriam, suite à un exercice où je retenais mon effet (parce que je l'avais pensé préalablement comme tel) Surtout *ne pas faire lanterner le spectateur, si l'image vient il faut la transmettre, rien de plus agaçant qu'un conteur qui distille aux compte-gouttes ses informations* (enfin quelque chose comme ça... On est dans l'instant, c'est un apprentissage de faire confiance à ce qui vient, l'histoire mène, et le conteur s'y promène.

Le dernier jour, toute imprégnée du travail d'une semaine, mon premier jet de Peter Pan est sorti. Je l'ai vécu comme un petit instant de « grâce ». Les images étaient là et se succédaient devant moi, je me servais. C'est par analogie que je me souviens de cette expérience. J'apprends à nager depuis quelques années, et c'est un apprentissage total : avoir confiance dans l'eau, utiliser des parties du corps dont je ne me sers jamais, accorder eau et corps sans passer par le cerveau. Si le corps ne se laisse pas aller et résiste, c'est foutu, on en sort et il devient plus lourd que l'eau. C'est un apprentissage qui me transforme profondément, sur lequel il est difficile de mettre des mots, les peu qui viennent sont semblables à ceux qui disent ma sensation de ce dernier jour de stage. Se laisser porter par le mouvement, avoir confiance dans tout ce qu'il y a autour, s'unir aux éléments pour ne faire qu'un avec, c'est donc ça conter... ? En cinq jours j'avais apprivoisé « eau et baigneurs ». Quelque chose grâce au travail, s'était intégré dans le corps et j'en étais témoin.

Aline Fernande présente dans l'atelier et jeune programmatrice aux Dimanches du Conte me fait confiance et me programme durant l'année. En travaillant ce qui allait devenir « L'Enfant triste », j'ai compris que l'imprégnation est éphémère, elle s'entretient, et ne sert à rien si l'histoire n'est pas travaillée : les miracles ne durent que trois jours. Le travail de « conteuse » commençait... !

### **Troisième atelier**

En créant « L'enfant triste », j'ai côtoyé mes limites, mes peurs et j'ai surtout goûté au plaisir de raconter, d'écouter et de porter un personnage. Dans ce troisième atelier, la cohésion du groupe, au nombre restreint, est moins grande et je mesure par le manque, l'importance de cette présence. Pas de travail de bourdon et de choralité, mais quelque chose de plus intime, une certaine disponibilité compense.

Je fais la demande à Myriam de conter sur ma chaise roulante, ce qui pour moi reste encore problématique, il y a la question purement logistique de la visibilité, mais pas que.

Je ressens une vraie joie à me laisser guider sur « scène » par Myriam dans mes mouvements, la chaise roulante permet une vraie mobilité singulière. Je reçois une autorisation symbolique qui me libère.

Il est beaucoup question de répertoire dans cet atelier, que raconter et comment ? Il est question de la responsabilité du conteur surtout face aux enfants. Il est essentiel de comprendre d'où vient l'histoire et pourquoi je raconte... Toutes ces questions sont passionnantes.

Un exercice me reste en mémoire : décrire le jardin (qu'on traverse depuis 4 jours) et partir de là pour arriver où une histoire commence, là où l'imaginaire s'ouvre. Le jardin qui s'est ouvert en moi lors de cet exercice reste « vivant » alors que l'image du vrai jardin s'estompe avec le temps dans mon souvenir.

Dans cet exercice, Hélène K., une participante, décrit le chemin qu'on a tous pris la veille, celui qui mène vers le vieux cimetière. Elle creuse la terre, nettoie les os un à un, et l'impression vive qu'elle raconte notre balade me saisit, balade qui dans ma mémoire prend place parmi mes grandes aventures...

Raconter c'est créer dans l'instant, des souvenirs....

A l'issue des trois jours Myriam demande à Hélène K. et moi -même si nous serions prêtes à rejoindre L'École Noire. Avec le sentiment d'avoir franchi une étape, et sans hésitation aucune je signe des deux mains.

### L'École Noire

Durant l'année : avec Don Fabulist création de « Les Fantômes Bipolaires », avec l'intention de raconter en bilingue. En croisant Peter et Le hollandais Volant, deux figures, deux âmes se rencontrent dans un chassé-croisé où ombre et lumière se mêlent, quand la part lumineuse de l'un parle c'est la part obscure de l'autre qui répond...

Je suis invitée à raconter « L'enfant triste » dans le cadre d'une conférence « Héphaïstos et Peter Pan - quand la fêlure du corps forge l'âme et façonne le soi ». L'envie de travailler Héphaïstos naît.

Ma première approche de Héphaïstos m'a laissée perplexe : comment trouver les images, le ton, la justesse du récit, comment défricher cette matière où derrière chaque mot se déploie un labyrinthe. Comment visiter cette réalité hors quotidien où espace et temps revêtent des formes inconnues. Les traces de cet espace-temps sont enfouies dans une mémoire lointaine, mémoire séparée de la mémoire du monde par une fine membrane plus ou moins poreuse.

Je suis plutôt dans une parole psychologique, sensible, celle des personnages, du souvenir, du rêve. Je cherche là où ça vibre en moi, comme une exploration intime et je sens que ça ne convient pas au mythe, il faut quelque chose d'autre, de plus... Le mythe n'a rien de psychologique, il n'y a pas d'explication, c'est implacable, ni juste ni injuste, comme l'est la Nature. Le temps ne se déploie pas dans une logique causale, mais synchronistique, l'espace est immense et tout se côtoie... Comment aborder cette matière... ?

L'École noire est la continuité logique des 3 ateliers. J'arrive avec deux axes : interroger la dualité dans « Les Fantômes Bipolaires » et chercher la force de la parole mythique.

Je ne suis pas la seule « nouvelle », je retrouve des anciens, et d'autres dont je ne connais que le nom, je perçois un groupe cohérent et fort, avec des conteurs puissants.

Le premier jour, je suis impressionnée.

Nous avons le privilège de travailler 4 jours avec Mireille Antoine, et de faire un travail pointu sur la voix, le souffle, la présence... Je me réjouis tant j'ai à apprendre.

Trois moments parmi tant d'autres :

Un travail d'entrée en scène, particulièrement exigeant : Faire une entrée en scène (il y avait des contraintes précises, un saut, un moment au sol...), et se présenter (comme on ferait un clip pour se vendre), dans un deuxième temps reproduire à l'identique.

Chez les autres, on observe les variations entre la première et la deuxième entrée. La moindre hésitation, imprécision, les instants où on n'est plus présent à soi-même, tout se voit sur scène.

L'exercice pointe ces moments chez les autres et chez moi.

Autre difficulté de cet exercice : « se vendre ». Que dire, montrer de soi et comment ? Déjà la question est bonne, et entre l'intention, sa réalisation et sa réception, il y a un monde... C'est un exercice que je devrais refaire régulièrement.

Outre pour la prise de conscience de la spécificité de se mettre en scène, de l'impact sur la présence, cet exercice reste dans ma mémoire pour une autre raison. J'avance sur scène et je dis un « Christine » à peine audible. Le retour de Mireille me fait rire : « Tu vends mieux ton corps que ta voix », malgré être passée à côté de l'exercice, c'était pour moi plutôt une bonne nouvelle.

Quelques temps plus tôt j'avais participé à Chiny à un atelier de quelques jours avec Nadine Walsh, et le travail du corps fait alors, avait œuvré plus que je ne pensais. Tout s'inscrit à notre insu, quand ça se manifeste, c'est un grand étonnement.

Un travail à partir d'un texte en alexandrins de Victor Hugo : l'étudier et le « faire voir » accompagné de mouvements.

Les consignes sont : respecter la prosodie, pas d'enjambements (ce n'est pas de la prose), faire entendre graves et aigus aux impulsions des images et du corps... (quelque chose comme ça). Nous n'avons travaillé que sur les premiers vers et déjà le travail est d'une ampleur considérable et pose plein de questions : comment le mouvement accompagne le mot sans l'illustrer et reste à son service ? Comment respecter l'exigence technique du texte et faire voir le cœur du texte, le récit, les images ? Comment faire fluctuer sa voix avec justesse ? Comment trouver ce qui à priori me semble technique, si peu naturel ? Comment choisir le juste point de vue ? J'ai lu et relu le poème pour n'en saisir qu'une parcelle de son mystère, l'étudier m'a rapproché de lui, le travailler me l'a rendu familier dans son opacité.

On cherche, on observe les autres, c'est passionnant de voir les différentes propositions, tout est juste (ou ajusté par Mireille). Et toujours là, Victor Hugo inébranlable et puissant.

Tout au long de cette journée, je vois les images du poète se déployer et jouer à cache-cache avec nous. Je passe le deuxième jour, enrichie de l'observation et des retours de Mireille, et je vis un petit instant de grâce, en « disant » je suis en harmonie avec la puissance du texte, comme si en explorant ses images, son récit, ses sonorités, j'étais devenue par la voix, le souffle, les mouvements, la plume du poète (toute proportion gardée, c'est bien ce que j'ai ressenti).

Mireille revient sur certains gestes, certaines intonations et je sens la force qu'elle ajoute.

C'est un travail qu'on peut approfondir, reproduire, déployer et je mesure l'exigence de ce travail. Le travail du conteur est de se mettre au service d'une histoire (poésie, conte, légende, mythe...) avec exigence.

L'oralisation est le mouvement de notre travail. Le conteur rend vivant, il amène un ailleurs dans le présent du quotidien, comme on amène un souvenir dans la conversation.

C'est un processus assez mystérieux. La poésie est faite d'images (pas que de mots), de sensations (pas que de sonorités), d'émotions (pas que de figures de styles). Oraliser la poésie est loin d'être évident et rend visible le processus.

L'exercice de Mireille a questionné ma relation trop littéraire à la poésie, je lis, parfois je vois, j'entends puis je ne comprends plus rien, tout se ferme, disparaît... C'est comme explorer une histoire d'abord lue, j'entre par une porte, je vois tout, si je dis trop (ou mal) la porte se ferme et tout s'obscurcit, puis petit à petit les images s'animent au son des mots, les mots sonnent au mouvement des images.

Dernièrement je voulais raconter d'après Victor Hugo « La légende de la nonne », trouvant présomptueux de penser raconter mieux que lui, j'ai alors choisi de dire son texte (ce qui n'est d'ailleurs pas moins présomptueux...) Je ne regrette pas. Valser parmi les images et les mots du poème m'a fasciné, parfois, j'ai triché avec la nature du texte, et l'ai traité comme un texte en prose. J'ai résisté au mouvement du texte en sonorités hypnotiques, comme parfois je résiste au contenu inconscient d'un conte ou d'un mythe...

Quand Myriam a fait la jonction entre le travail avec Mireille et le sien, elle m'a dit : Toi tu es juste, mais bon c'est juste, maintenant tu dois accepter de te laisser ébranler, tu dois trouver quelque chose de la démesure, quelque chose que tu as touché dans le Victor Hugo, peut-être explorer la parole mythique... (ou quelque chose comme ça). Si par hasard j'en doutais, je me trouvais bien au bon endroit !!!

Le travail du chant en chœur : chanter ensemble avec une voix qui pleure, une voix qui vient de loin, découvrir les modulations de sa propre voix, entendre résonner la voix des autres et les harmoniques... j'aurais fait ça toute la journée !

A nouveau, c'est un travail de précision nourri à la fois par chacun et l'ensemble groupe.



Commencent ensuite les quatre jours de travail avec Myriam Pellicane après un jour sas : le spectacle.

Pour Myriam, nous avons tous dépassé la question du répertoire.

Nos univers sont là, nous racontons bien, nous sommes conteurs. Le travail commence !!! Nous ne sommes plus dans un atelier mais dans un labo, tout peut s'explorer en profondeur : la geste du conteur, les ruptures par la voix, les appuis du corps, le passage du style indirect au style direct (tout en restant sur le mode narratif), le point de fusion entre l'histoire et nous, la maîtrise du conteurs dans l'intégration de chansons, d'accessoires, de costume...

Myriam pointe chez chacun ce qu'elle a observé les premiers jours, ce qu'il est opportun d'explorer et surtout comment apprendre les uns des autres (c'est la grande force du labo).

Se dégage un axe transversal du travail d'exploration : la question du sacré et du rituel.

Entrer dans l'espace scénique, c'est pénétrer dans le sacré. Raconter est un rituel.

Oui, mais comment inviter le sacré parmi nous, et comment ne pas s'y engouffrer ? Faut chamaniser, sans se mettre en transe, c'est le leitmotiv, il faut rester conscient, tout en étant dans un état hyper réceptif.

Voyager sans perdre le chemin du retour.

Je retiens de cette exploration (pour l'instant, là où je suis dans mon travail) parmi tant de choses..

### **Le travail sur le retour :**

*Les voilà arrivés vainqueurs, au monde de la vie quotidienne, après la grande aventure dans la nuit enchantée.*

*(Campbell « le héros aux mille visages »)*

Conter, c'est parler aux *fantômes*. Les *fantômes* sont les personnages, les histoires, tout ce que l'on convoque autour de soi pour raconter. Les *fantômes* sont là, dans les mots des poètes, ils peuplent les contes et les mythes. Ils nous parlent et pour les entendre, il faut apprendre leur langue, la langue de l'inconscient, de l'âme, la langue des rêves.

Un travail autour des *fantômes*, reste visible en moi : ils étaient là, sur scène devant nous, apparus par la force de la parole. *Et maintenant qu'est-ce qu'on fait ? Faire apparaître des fantômes c'est facile, mais les faire disparaître, c'est autre chose* a dit Myriam. Je repense à une mise en garde lors de ma formation Art-Thérapie : *Faire régresser les gens c'est facile, les ramener enrichi de leur voyage, ici maintenant, c'est ça le travail du thérapeute.* De ce point de vue, le mouvement thérapeutique correspond au mouvement du conteur : voyager pour revenir. Quand l'histoire se termine, comme un peintre nettoie son pinceau après son travail, le conteur rend leur liberté aux *fantômes*, et revient parmi les « vivants ».

*Conter, c'est se jouer de la temporalité.* Conter, c'est réactiver un temps, ici maintenant. Ce n'est pas du flashback, c'est un empilement, une juxtaposition, comme si le conteur était dans deux, voire plus, temps différents (et c'est peut-être ça la spécificité du conteur.) Je reste impressionnée par un autre moment : un travail en choralité, avec sur scène le mouvement d'une conteuse recouverte d'une voile, et autour d'elle trois autres en soutien par le mouvement, le son et la parole. L'instant était suspendu. L'après-midi c'est comme si c'était la veille et non la matinée, que cet instant avait eu lieu. J'ai pensé « c'est vrai j'ai l'impression que c'était il y a mille ans ». Une vieille âme nous avait rendu visite... L'après-midi, nous avions elle et nous, rejoint le cours de notre temps, ce que nous avions à faire. Et nous étions « transformés ».

### **Les passes magiques :**

Il y aurait beaucoup à dire sur les passes magiques, pour moi incontestablement, elles m'aident à intégrer la sensation dans mes histoires (déjà dans le cœur, sans doute dans la tête, loin d'être dans le corps.) J'ai observé, visualisé, respiré avec les autres, et dans ma mémoire corporelle j'ai intégré les mouvements, au point que le dernier jour, en rêve, debout sur la muraille face à l'océan, j'ai fait les passes magiques. L'expérience d'assister et de participer avec mon corps et ses limites a éveillé toute une potentialité physique jamais éprouvée. Je mentirais en disant que c'est n'est pas douloureux

d'observer des corps habiles, et de sentir si concrètement ses limites, mais paradoxalement la conscience aigüe de cette limitation ouvre la porte *du tout est possible*, avec un corps à la fois puissant et impuissant, à la fois mobile et immobile, un lieu bizarre où l'on touche à la fois l'un à la fois l'autre... Un peu comme la conscience de la mort rendrait une vie exaltante (toute proportion gardée.)

Nicolas Bornemisza, psychanalyste, dans une interview a dit : le drame de l'être humain, est qu'il a conscience de sa potentialité et n'en exploite qu'une infime partie.

Il y a une conscience, une mémoire immense de ce qui pourrait être, et il y a ce que l'on fait. Le travail du conteur est d'explorer cette mémoire ancestrale (nous avons déjà, et tout, vécu), et c'est pour ma part avec délectation que désormais j'explorerai celle inscrite dans mon corps : la sensation de voler, de nager dans l'océan, de chasser pieds nus dans la forêt, de traverser le désert à dos de chameau, d'être en équilibre sur les anneaux de saturne ... Raconter c'est éveiller, réveiller, exploiter, nos potentialités.

Après l'atelier, j'ai rejoué « L'enfant triste » et « Peter Pan et le Hollandais Volant », il m'est apparu que l'élément eau manquait, et non pas dans les images mais dans la « sensation ». En lisant G. Bachelard et forte de l'expérience de l'Ecole Noire, j'ai trouvé quelque chose du flottement, de la peur d'être engloutie. Dans « L'enfant triste » ça a ajouté de la fragilité à Peter Pan, bébé assis au bord du lac et ajouté de la force au spectacle. Dans « Peter Pan et le Hollandais volant », l'élément eau est le point commun entre les deux personnages, un debout au cœur de la tempête, l'autre dans son bateau nid, immobile au milieu du lac attiré vers le fond par les ombres. J'ai la conviction profonde que l'envie d'explorer la sensation eau est une des marques en moi et sur mon travail, de L'Ecole Noire.

### **Le chœur que nous formons**

Et puis encore et surtout l'expérience était partagée. Nous sommes tous confrontés à la limitation du corps, aux blessures d'enfance, à la légitimité, aux doutes, aux désirs de briller, d'être reconnus, entendus, aux désirs que ce soit facile...

Le travail en choralité est infini, en voix, en ombre, en mouvement, en chant, tout parle, s'accorde (ou pas). C'est un lieu d'expérimentation du rituel et du sacré, un lieu où s'explore à la fois l'individualité et à la fois l'universalité. La relation avec le chœur préfigure la relation avec le public, un public dont on écoute le rythme, que l'on accompagne, avec lequel on respire. Quand on raconte et que la magie se passe, le public devient le chœur et porte l'histoire avec nous.

Notre chœur fonctionne sur le mode symbolique, j'y suis nommée Mère, d'autre Père, Enfants terribles... Ainsi on y apprivoise le mystère de la parole symbolique. Il ne s'agit pas de s'identifier à l'archétype de la mère, ce qui engloutirait et moi et le groupe, mais de comprendre que ce sont des types, des formes, qui viennent des mémoires ancestrales. Et c'est bien la tâche du chœur : soutenir le conteur dans l'activation de ces mémoires en l'empêchant s'y identifier ou de se servir au passage pour nourrir son égo. Évidemment c'est difficile, très difficile, c'est le travail d'une vie : amener à la conscience des contenus inconscients sans les instrumentaliser, créer une intimité avec les histoires sans se les « approprier ».

Un chœur qui cuisine, chante, rit, danse, boit, mange, range, se promène ensemble...

*On me demande parfois quels devraient être nos rituels, Vous les possédez déjà mais vous ne méditez pas sur leurs significations. Lorsque vous consommez votre repas, c'est un rituel. Réfléchissez à ce que vous faites. Lorsque vous vous confiez à un ami, c'est un rituel, réfléchissez à ce que vous faites. Lorsque vous faites un enfant, lorsque vous lui donnez naissance, c'est un rituel. Que voulez-vous de plus ? J. Campbell « Les mythes à travers le temps »*

## La parole mythique

Cette parole implacable, horizontale, je l'ai entrevue dans la litanie, dans la choralité, dans la force d'un geste, d'un regard, j'ai entrevu son pouvoir, un pouvoir à apprivoiser ... Raconter un mythe ce n'est pas rien... Je me réjouis à l'idée que la prochaine Ecole Noire tournera entre autres, autour du Mythe.

L'Ecole Noire est pour moi un lieu de liberté, de recherche, de richesse, un endroit où nous échangeons avec la « même » langue. Avec l'envie de devenir conteuse, s'est ouvert devant moi une infinité de vie. Tous les jours, je m'interroge : qu'est-ce que je transmets, pourquoi, comment, quand, à qui... C'est en grande partie, ma rencontre avec Myriam qui m'a ouvert à la richesse de ce monde, aux voyages d'une possibilité infinie, à l'opportunité de rencontrer des gens aux univers inouïs, Myriam y compris.

J'espère avoir encore longtemps l'opportunité de questionner le conte, le mythe, leur transmission, leur mystère, de travailler voix, geste, corps et ombres, dans l'Ecole Noire entourée de conteurs et autres passionnés d'oralité et de récits.

## ECOLE NOIRE CHÂTEAU D'OLÉRON SEPT. 2017

### MÉMO « RETOUR D'IMMERSION » EMMANUEL DE LOEUL

*« Conteur, c'est sans fin, on ne sait jamais. Je préfère que vous soyez dans l'inquiétude de la quête. »*

(Mireille Antoine)

*« Les rituels, avec leurs invocations répétitives, servent à reconfigurer un désir et à se maintenir en état d'éveil en quittant l'ordinaire. » (Myriam Pellicane)*

*« Le sacré ? C'est ce pour quoi l'on est prêt à mourir. » (Erri De Lucca)*

## Passage

Une participation à l'Ecole Noire est un passage.

J'y arrive avec une ou deux questions, une ou deux préoccupations quant à ma pratique, mon désir de conter, ma disponibilité à transmettre.

A condition de lâcher-prise, d'accepter de me confronter à mes limites (que font émerger l'interaction de mes élans avec les consignes, les propositions de travail et les retours), si j'accepte de manger mon pain noir, ces questions se déplacent, s'éclairent de jours nouveaux ou s'effacent, se métamorphosent, se reformulent.

J'en repars avec au mieux la confirmation d'un sillon à creuser, sinon de nouvelles questions, de nouvelles préoccupations qui ré-ouvrent le champ de mon inscription dans le monde à partir et à travers mon activité de conteur.

## Apprivoiser ma voix

Depuis que je pratique le conte, une préoccupation importante se focalise sur ma voix : son timbre, son ton, ses fluctuations, ...

Mon enjeu était, tel que je me le formulais, de *trouver* ma voix : comment et dans quels sens la faire évoluer pour conter, en toute justesse avec qui je suis, donc sans artifice ni emprunt.

Ma participation à l'édition 2017 de l'Ecole Noire, au contact de Mireille Antoine (première partie de stage) :

- m'a conforté dans le renforcement de mes dispositions à poser justement ma voix et à tenir un rythme, une note, une boucle, un bourdon ainsi qu'à improviser un solo dans des dispositifs collectifs d'improvisation vocale ;
- m'a fait approcher de ce qui préside à la projection de la voix ; notamment une attention particulière au rôle du plexus solaire dans la respiration et la projection de la voix, chantée comme parlée.

Cet « acquis » relève d'une inscription dans le corps, de ce que je nomme une *connaissance* dont tous les ressorts ne me sont pas pour autant conscients.

J'en repars avec la formulation d'un nouvel enjeu en lieu et place du précédent : *apprivoiser* ma voix : l'aimer et la stimuler, toujours sans me trahir (pas question d'appliquer des « trucs » scéniques ou théâtraux) en m'appuyant sur mes découvertes (pose, projection, ...).

### **Tracer ma voie**

Je porte une préoccupation plus récente pour ma gestuelle et, plus généralement, pour mon corps en mouvement. Que faire de ce corps quand je conte ? Conte-t-il aussi, sert-il les histoires s'il reste statique ? Dois-je codifier les mouvements de mes bras, mains et tête ?

L'Ecole Noire de septembre 2017 m'a ébranlé dans mes dispositions à rencontrer ou à détourner de façon créative une consigne exploratoire centrée autant sur la voix que sur le corps en mouvement. Tétanisé lors de ma restitution et à sa suite, j'ai traversé une période de quelques jours de sombres questionnements, de doutes.

D'autres consignes par la suite m'ont fait, non pas *connaître* cette fois, mais *prendre conscience* de ce que mon attitude face à ces consignes dessinait en creux les contours d'une partie de mon identité de conteur : pas acrobate, pas danseur, peu en mouvement sur le plateau.

A charge pour moi désormais de l'affirmer en bosse : une présence corporelle frôlant le hiératique (au sens usuel), dense, concentrée, traversée, invoquant le mouvement dans l'imaginaire à travers la parole plutôt qu'elle ne le convoque sur scène.

Deux pistes possibles proposées par Myriam Pellicane lors du moment d'évaluation finale et devenues depuis sources de recherches ou d'inspiration : certains personnages des films de Kurosawa, dont la masse corporelle en impose sans être dans la fluidité ; la figure du barde et le contexte de liturgies païennes. L'acquis ici n'est pas tant exclusivement ces figures-ci, sources possibles d'inspiration, que l'attention nouvelle qui les a suscitées comme références possibles et que d'autres figures pourraient venir combler.

### **Passes magiques**

La disponibilité à l'accident : c'est là que je situe l'intérêt pour moi du travail des passes magiques qui constituent des rituels de mobilisation de l'énergie en, pour et par soi.

Leur enseignement inscrit (rappelle ?) dans le corps des successions de gestes ritualisés et ancestraux qui constituent des agencements de référence, donc des vecteurs de force : une fois qu'un geste est esquissé spontanément ou par accident, il peut être prolongé par le corps « sans y penser » dans une des successions de mouvements dans lesquelles il s'inscrit ; et de la sorte, guider la suite du récit. Comme si la résolution était forcément au bout de l'enchaînement initié accidentellement (du moins, sans intention délibérée).

Entraîner cette disponibilité (ici par les passes magiques) ouvre, paradoxalement, à l'inattendu, à l'incontrôlé tant en recherche qu'en représentation. J'y vois un lien avec la synchronicité.

A l'œuvre dans les contes comme dans nos vies, cet alliage entre hasard et sagacité constitue une disponibilité féconde à l'inattendu. Les passes magiques constituent pour moi une voie d'accès - possible et éprouvée - à la synchronicité dans le récit en train de se dire, dans le conte en train d'être conté.

## Les voies de la voix

Corps et voix ne nous semblent dissociés que, probablement, parce que cela facilite leur domestication respective. Ils ne font plus probablement qu'un et une quête portant sur l'une implique nécessairement sur l'autre.

Trouver ma voix s'est traduit aussi par la recherche des voies qui permettent à la parole venue des tripes de s'exprimer. Autrement dit : comment me délester des conditionnements sociaux et culturels qui filtrent, polissent, voilent ma voix et atténuent ma parole.

A travers des exercices d'oralisation de textes (alexandrins, textes poétiques, ...), j'ai été confronté à l'interdit du « laisser passer une émotion ».

Par « politesse commune » ou par auto-censure vis-à-vis de ce que je perçois comme de l'expressivité théâtrale.

Peu importe laquelle de ces deux analyses l'emporterait, cette confrontation a réanimé pour moi la question « comment habiter/transmettre un sentiment avec une parole contée » ? Par exemple, si un personnage est pris d'une passion amoureuse, même si je fais le choix de l'incarner provisoirement, il ne s'agit ni de ma passion en tant que narrateur, ni de celle d'un personnage joué (puisque s'il m'arrive en tant que conteur d'incarner, c'est par allusion) ; quelle alchimie dès lors appliquer à un tel sentiment, en particulier dans sa façon d'imprégner ma gestuelle, mon corps ?

Par ailleurs, une autre consigne de préparation corporelle (souffle et voix) m'a fait toucher une nouvelle fois et très subrepticement la possibilité d'émettre un son venu sans entrave du bas-ventre, un son « animal », les prémisses d'une voix « à tube ouvert ».

Reproduire l'exercice à l'identique permettrait peut-être de renouer avec ce canal d'expression. Or il s'est ouvert dans une posture (à quatre pattes) qui ne me convient pas pour conter (nouvel interdit-limite ?).

Par contre, que cela se soit produit inscrit en moi le souvenir que « c'est possible » et active une attention à ce possible qui balise la suite de ma quête et de mon travail de conteur.

Si je rapproche ces deux moments, c'est parce que j'ai l'intuition qu'ils s'éclairent mutuellement sans que je « connaisse » encore très bien sous quel jour, sous quel angle.

C'est aussi parce que j'ai l'intuition que tous deux sont, d'une même manière, contraints et façonnés par nos parcours de vie, les normes et les interdits culturels, moraux, sociaux.

Ce qui esquisse un champ de réflexion, d'exploration, de recherche pour ré-ouvrir l'éventail de la puissance personnelle au-delà, bien au-delà de l'affligeante frustration ou de la colère dévastatrice (par distinction avec les colères vitales), réactions si spontanées lorsque l'on butte sur ou que l'on prend conscience de nos limites.

## Conclusion

Comme dans toute immersion exploratoire, beaucoup de changements restent *peu conscients* et consistent plus en marquages dans le corps et le mental qu'il s'agit d'entraîner afin de les remobiliser le moment venu.

Leur caractère inconscient ne les rend pas pour autant évanescents puisqu'ils sont désormais connus (à défaut d'être conscients).

Connaître, « naître avec » est ce qui se passe pour moi à l'Ecole Noire.

Chaque découverte ou évolution de cet ordre constitue pour moi une nouvelle petite « naissance ».

Il y en eut quelques-unes lors de l'édition de septembre 2017 à Château d'Oléron, dont j'ai évoqué les principales dans ce mémo :

- une voix qui peut être soutien ou lead dans des dispositifs collectifs chantés comme parlés & une attention mieux connue au plexus solaire dans la projection de la voix ;
- un rapport du corps à l'espace à installer dans une présence dense plutôt que dans la fluidité et le mouvement ;
- un apprivoisement de la gestuelle en appui sur les passes magiques au service de l'imprévisibilité assumée ;
- une poursuite de l'exploration de la source et des appuis internes de la voix conteuse / de ma voix de conteur hors des convenances et du convenu.

Enfin, le cadre général de l'Ecole Noire proposé par Myriam Pellicane permet une évolution constante de son programme, pendant chaque session et d'une session à l'autre, en fonction des évolutions de chacun-e, des discussions, des propositions des uns et des autres.

C'est une des caractéristiques qui fondent son attrait pour moi.

C'est en outre une véritable rencontre professionnelle où le travail est fondé sur l'exigence, le respect, la reconnaissance des spécificités individuelles et l'absence d'atermoiements, autres attraits à mes yeux.